

Note de lecture

Philippe Perrot, *Le Luxe. Une richesse entre faste et confort* (Paris, Seuil, 1995)

Dans ce livre Philippe Perrot, explore l'histoire du luxe et ses avatars, étroitement corrélés au type de régime politique et économique ainsi qu'au niveau d'industrialisation. Si son étude porte principalement sur le XIX^e siècle, époque charnière pour la métamorphose du luxe, elle commence en réalité dès le Moyen Age.

Pour cette histoire de culture matérielle, il s'attache moins à l'étude des objets eux-mêmes qu'à celle des relations des individus aux objets et aux relations des individus entre eux.

A la suite de Hume, de Condillac, de Saint-Lambert et des autres protagonistes des débats du XVIII^e sur le luxe, il distingue du luxe le faste, la munificence de la période féodale et monarchique qui était un luxe de montre, extérieur, à haute valeur symbolique, religieuse et politique qui permettait aux aristocrates de justifier la hiérarchie sociale fondée sur la naissance et à la monarchie de justifier un pouvoir de droit divin. A la période féodale, le faste chevaleresque s'exprimait dans des tournois, des croisades et le faste religieux par les cathédrales et la richesse de leur ornementation et de la liturgie dans un monde où pouvoir religieux et puissance matérielle étaient intimement liés et où toute la vie sociale avait une connotation religieuse. La richesse qui n'existe que pour être dépensée avec prodigalité, de manière improductive, témoigne d'une manière supérieure de vivre, dans l'honneur et la gloire, des hommes bien nés, au contraire de l'argent, instrument d'échange et d'accumulation du commerce, activité méprisable entre toutes. Tout cet appareil chevaleresque permet d'asservir l'homme lige bien plus que ne le ferait la violence.

La progression du pouvoir monarchique et de l'absolutisme, l'extension du capitalisme marchand signent l'apparition des splendeurs et des raffinements de la Renaissance, du baroque puis de l'âge classique qui parent la noblesse de cour « insigne et enseigne » de la puissance politique du monarque.

Puis, dans une France unifiée, les vertus chevaleresques s'étiolent alors que la dépense somptuaire, devoir d'état de l'aristocrate se désacralise progressivement pour devenir dépense de vanité, de rivalité, consommation effrénée, ruineuse pour qui dépense « selon son état et non selon son bien », mais dépense qui enrichit les négociants et les artisans, particulièrement sous l'économie mercantile de Colbert. S'ensuit une surenchère de faste entre la noblesse et les roturiers enrichis en dépit des lois somptuaires destinées à restaurer l'ordre des classes.

D'ailleurs, dès le milieu du XVIII^e siècle, la noblesse et les bourgeois aisés, les hommes de lettres se retrouvent dans les mêmes salons, les mêmes académies, les mêmes loges maçonniques et subissent une acculturation réciproque. Les aristocrates, pourvus des lumières des hommes de lettre, mettent en question la raison transcendante de la naissance, mais trop tard pour éviter la révolution qui balayera le luxe privé scandaleux et tapageur. Suit alors, sous le sans-culottisme, une période d'austérité égalitaire où le luxe ne sera plus qu'étatique et à vocation pédagogique.

En dépit des soubresauts de régime thermidorien, du Directoire et de la pompe napoléonienne, c'est bien un nouveau système de dépense et un nouveau régime du superflu qui s'instaure au XIX^e siècle, alors que la richesse n'est plus fondée sur des raisons théologiques et que le luxe n'a plus pour vocation de servir les mécanismes du pouvoir.

Accélééré par la Révolution qui en a fourni les conditions juridiques, politiques et sociales, ce mouvement sera encore renforcé par la révolution industrielle.

On passe alors à un luxe intime qui est un mode d'avoir plus qu'un mode d'être. C'est en Angleterre que débute ce nouveau luxe du cottage où les bourgeois aisés favorisent l'intime, le home, le « *comfort* ». Luxe utile et agréable, dédié au bien-être à l'intérieur de sa maison et utilisant toutes les ressources de la technique. Les pièces sont plus petites, plus faciles à chauffer. Le mobilier est plus

confortable. Les nombreuses pièces d'argenterie sont toutes utilisées. Le personnel est important qui évite tout souci trivial aux maîtres. Apparaît également un souci d'hygiène, qui avec l'entretien de la maison devient un nouveau luxe de transparence, de brillance, de propreté. La gentry fera bientôt sien ce luxe nouveau et l'intérieur des châteaux de la noblesse prendra le pas sur les extérieurs fastueux.

Ce luxe des pays du Nord ne sera pas adopté d'emblée en France où d'aucuns, comme Monseigneur Pie soutiendront que ce confort « dévore comme une plante parasite, les forces vitales de l'âme, qui rapetisse les intelligences, et concentre l'homme tout entier dans les soins minutieux d'un ameublement de boudoir ». D'autres, comme Renan, se désolent de l'infériorité esthétique anglaise, pour qui le bien-être prime sur le beau et l'art.

Mais, bien que n'ayant pas eu l'initiative de ce luxe utile, la France n'y résiste pas et bien avant l'industrialisation et le déferlement des produits de consommation, ces équipements deviennent le nouveau mode de luxe. « Un luxe encore circonscrit, mais déjà plus étendu et porteur d'une aspiration collective et égalitaire au « bien-être » (p.106).

Ainsi au XIX^e siècle l'apparition du bien-être signifie la fin de deux pratiques de la richesse : Ascétisme bourgeois contre hédonisme aristocratique qui se rejoignent « dans une sorte d'austérité cossue, de sobriété riche, de simplicité luxueuse, de dépouillement recherché » (p.109). La sobriété sera l'emblème du bourgeois qui accède enfin au pouvoir tout en respectant l'égalité nouvelle. Egalité de droit et d'apparence mais qui n'ira pas jusqu'au nivellement de la hiérarchie et de la fortune. Toutefois en ce siècle, la fortune se fait discrète, cachée, comme honteuse, évitant en tout cas d'éveiller les jalousies et les tensions sociales.

Par ailleurs, le progrès technique permet aux couches les moins aisées de la société d'accéder à une forme de luxe. Celle de la copie de l'objet de luxe « cet hommage que le signe rend au symbole » (p. 126). L'industrialisation devient l'ère du faux, de la production en série, de l'alchimie à rebours qui produit « formes et matériaux ne valant plus pour eux-mêmes, pour leurs propriétés réelles, mais bien pour leur capacité de suggérer, d'évoquer le luxe, de le représenter, d'arborer sinon ses qualités, du moins ses signes » (p.127). Mais bien vite des hommes tels que le Comte de Laborde en France et Henry Cole s'inquiètent des conséquences de l'industrialisation en marche et tentent de conjuguer le beau et l'utile. Ce sera le but des expositions universelles internationales dont la première à Londres en 1851 devra beaucoup à l'impulsion de Cole. Temples de l'industrie qui montre ses merveilles et ses prouesses, ces expositions préfigurent les grands magasins où se vendent autant de rêves que de marchandises.

Cependant l'alliance entre l'art et l'industrie ne se produit pas et le luxe vulgarisé reste un luxe vulgaire que ses contempteurs, Flaubert, Huysmans, Ingres vilipendent tandis que Morris et Ruskin, esthètes nostalgiques, en appellent au renouveau de l'artisanat.

Mais ce siècle s'avère impuissant à créer, et toutes les œuvres seront des pastiches historicistes, sans qu'aucune forme nouvelle d'art n'émerge.

Pour autant, le luxe du XIX^e siècle ne saurait se réduire à cela. « Il reconduit également une tradition d'inutilité prestigieuse et de rareté précieuse, tout en intégrant de nouveaux objets, de nouvelles situations et, surtout, de nouvelles manières de se manifester » (p.157). Car il est essentiel pour le sujet libre de la société libérale, sans rang ni faveur, de se construire une différence qui le distingue de la masse sur l'échelle sociale. Le siècle du conformisme sera aussi celui de la distinction. Manière d'être, d'avoir et de savoir, la science du bon goût sera celle de la discrétion, de l'*understatement*, un luxe de simplicité que l'aristocratie, passée maître dans l'art de manier les signes, saura pratiquer de manière inimitable dans les hôtels particuliers du Faubourg Saint-Germain, réinterprétant à sa façon l'austérité bourgeoise, mais en s'en démarquant de façon radicale.

Et la noblesse perdure de cette manière, alors que le bourgeois, comme en déficit symbolique, fantasmera une réussite complète par l'appartenance à ce qui reste une caste. Rêve impossible qu'il remplace par ses rites et ses mythes. Ce seront, dans les campagnes napoléoniennes l'exaltation du

courage, la persistance du duel, les activités équestres, la chasse, une dépense de temps pour les arts et la vie mondaine, improductive immédiatement, mais riche en capital symbolique. La culture classique, en ce sens, est le schibboleth du monde aristocratique.

Il est cependant quelques terrains où s'exercent encore la dépense somptuaire et la prodigalité la plus folle, terrains où se côtoient noblesse et bourgeoisie. Les lieux de promenade avec la richesse des équipages, le luxe des toilettes féminines ; la table et la sacralisation de la chère ; enfin la femme, l'épouse légitime d'une part, mais surtout la courtisane, la demi-mondaine pour laquelle on se ruine. D'autres encore vont s'opposer à l'uniformité de ce siècle par la collection d'œuvres rares, cédant à une « rétromanie » ou au mécénat d'œuvres d'art rachetant par là leur réussite matérielle. Ce que feront nombre de grands bourgeois et les œuvres d'art y perdront leur caractère politico-religieux pour n'être plus qu'objets de valeur marchande.

Demeure le luxe public, qui par le biais des impôts, appartient au peuple et qui doit magnifier le civisme et rappeler la loi.

Après l'iconoclastie révolutionnaire, de courte durée, le dix-neuvième siècle, par le biais de confiscations et de rachats se fera muséologue pour offrir au peuple les vestiges d'un passé dépouillés de toute connotation symbolique, dans un but historique et pédagogique. S'y ajoutent, toujours dans un but pédagogique, une manie statuaire et la construction d'édifices publics pompeux. Mais les gares et la Tour Eiffel, œuvres conjointes des architectes et des ingénieurs méritent le statut d'authentiques œuvres d'art de leur temps, loin d'une nostalgie douteuse et préfigurent la civilisation du XX^e siècle, où le luxe résidera dans une consommation toujours inachevée, liée à l'éphémère de la mode, aux progrès technologiques et marquant l'éternelle incomplétude de l'être.